

- Si tu devais imaginer une ville idéale, comment t'y prendrais-tu ?
- Je commencerais par en tracer les intérieurs émotionnels avant toute architecture.

Une cellule battante qui luit au loin. Cellule œuf ou souche, son éclat inonde la terre.  
Elle renaît à chaque intersection.

Tes pas sur la rainure du parquet, tes pas qui glissent toujours sur le sol, saute saute, et disparaît...  
Entre tes jambes les lumières des premières habitations, une odeur de soufre, de peau salée, rumeurs et café du matin.

Je m'élançais alors, danse, et déjà le souvenir vient à moi, comme une image en trois dimensions qui m'absorbe par le désir que j'ai de la rejoindre.  
J'aspire plus que tout à me plonger dans ses rues tortueuses, m'y perdre afin d'atteindre l'apaisement, promesse à l'horizon qui devrait mettre fin à mon déchainement.  
Tes jambes, autoroutes entrelacées m'ont pris la main, mon mouvement est devenu mon foyer. La sensation chaleureuse d'avoir, pour un instant, retrouver la cité invisible. Un lointain souvenir qui ravive de violentes émotions, voilà à quoi ressemble la plus belle des villes. Son phare brûle dans les limbes du passé et l'éclat du présent, elle s'agite du fourmillement de vies qui la comble. Souvenir ou divination ? Elle est ce qui en toi fait appel à la sauvage impulsion de te noyer dans les méandres du temps, celui qui construit et détruit éternellement.  
Oui j'habite mon corps et nous dansons ensemble, quelque chose apparaîtrait, quelque chose de véritable, une poussière que j'entrevois : cette énergie bouleversante de pouvoir se dire, voilà ma ville, qui est aussi celle des autres, épice à la dérive et point de départ qui sur la route se transforme. Ma ville est mouvement, évolution perpétuelle, une chute de toits dans l'ombre qui tout à coup se coince dans ma gorge, au moment où ton bras décrit un arc de cercle. J'ai retrouvé le foyer qui permet le voyage. Car il faut bien un foyer pour pouvoir le quitter.

Au-delà. Quand j'allais rendre visite à ma grand-mère, un rituel rythmait chaque arrivée et chaque départ de son village. Promenade intemporelle, je sortais de la maison et prenais le chemin de terre qui amenait à la forêt. Après quelques pas, là, sur la gauche, un carré de béton, bunker poétique, dispensait un bruit d'eau qui s'écoule. J'aimais que l'on me raconte qu'ici vivaient des fées, et que le bruit de l'eau était celui de leur douche. Et nous passions notre chemin, enrichi de cette insertion de mystère dans le quotidien.

Ce lieu était pour moi le cœur battant du village. La maison des fées, cet élément imaginaire mais non moins réel était *au-dehors*, *au-delà*, et tout son sens résidait dans le fait qu'il fallait sortir du village, s'enfoncer dans la forêt pour le retrouver. Passage initiatique, il donnait sens à l'urbain par sa *différence*, échos inversés et double du village.

Aujourd'hui, où que je sois, j'emporte avec moi ce souvenir, et m'emploie à le faire revivre en traçant des espaces imaginaires au sein même des villes. Nous créons tous des limites symboliques pour pouvoir les dépasser et revivre l'expérience du dehors à l'intérieur même de

la ville. Un passage étroit surplombé de glycine débouchant sur une grande voie automobile fera l'affaire. Ou une ancienne usine désaffectée. Où quand je passe la porte de chez moi, et après...

La ville permet cela plus que n'importe quoi, car elle fourmille de ruptures et de passages. Sans passages, l'horizon est bouché ; moi, je vois des espaces tels que la maison des fées partout, et c'est bien ainsi.

Si cette ville était chantée, elle serait une polyphonie sans fin ni commencement, avec ses discordances, ses arythmies, ses passages à niveaux et culs de sac.

Point invisible sur la carte des mondes, cette ville est nomade et vagabonde. En éternelle reconstruction, elle est sa propre trace, sa propre voix et écriture.

J'entends les voix de cette cité changer continuellement, passant d'un murmure à un autre en un opéra général auquel toutes nos énergies participent.

En une inspiration j'emporte cette ville, lot sensible de toutes celles qui existèrent et existeront. Je la mets en bandoulière, elle est en quelque sorte un bagage essentiel qui se déploie de lui-même, grondant du désir d'apparaître sous mes pas.

Et chaque battement de cœur, chaque personne rencontrée, chaque rue parcourue telle la remontée d'une rivière en tressent l'architecture émotionnelle.

Ces fragments d'existences, souvenirs ou fictions, mots et images, créent une entité entière aux visages multiples et changeants, qui s'éloigne de son centre premier pour en recréer de nouveaux à chacun de ses passages.

La ville idéale est cette lueur au loin que tu tiens dans ta main, ligaments de sensations et d'images qui nous permet toujours de tenir, et qui apparaît entre tes lignes de vie.

Voici la première et la dernière demeure, la plus difficile à percevoir, car elle naît en un souffle et n'est que mirage, délicate expression de l'entière existence de nos êtres et du vivre ensemble. Or, l'on peut aisément manquer l'intersection. Alors le fourmillement excessif des sensations m'anesthésie, et tout devient flou. Je perds la ville, je perds les autres. Peut-être demain ne verrai-je rien dans les pas du danseur, et la nappe évanescence recouvrira tout de son opacité blanchâtre, impénétrable et terrifiante.